

A propos de *Leurre et malheur du transhumanisme*.

Alain Mallet

Introduction

Je voudrais commencer par évoquer un souvenir personnel apparemment sans rapport avec le livre d'Olivier Rey :

Il y a quelques années, alors que j'étais encore en activité, les professeurs de philosophie étaient engagés dans une lutte contre un projet de réforme des programmes conçu par le Ministère de l'éducation. Devant la passivité des syndicats, certains professeurs avaient créé des collectifs pour s'opposer à ce projet. L'un de ces collectifs avait pour responsable un professeur de Khâgne. A l'occasion d'une réunion à Clermont-Ferrand, ce professeur, avec qui j'avais pu parler un moment, me confiait ses attentes mais aussi sa lassitude : depuis le début de la mobilisation, elle passait le plus clair de son temps à écrire des tracts et à lire des circulaires ministérielles, des tracts des collectifs concurrents. Ce qui l'avait contrainte à cesser de lire les livres qui l'intéressaient vraiment, et notamment ceux qui lui étaient utiles pour la thèse qu'elle préparait. Elle lisait toujours autant, mais pas les mêmes choses.

Pourquoi rappeler ce souvenir ?

Je répondrai qu'il évoque une situation comparable à celle qu'évoquait Manuel Castells lorsqu'il répliquait à ceux qui doutaient de l'intérêt à consacrer à Internet :

-« Si nous ne nous occupons pas des réseaux, les réseaux eux, s'occuperont de nous. Qui veut vivre en société à cette époque et en ce lieu sera nécessairement confronté à la société en réseaux » (*La galaxie Internet*).

Le point commun est le suivant :

-Il y a des occupations jugées intéressantes et d'autres qui, d'emblée ne nous intéresseraient pas mais que les circonstances de la vie sociale, ou le sens de ce qui pour nous s'impose comme un devoir (cf. Jean Cavailles), nous obligent à prendre en compte, dans la mesure où ces circonstances ont des effets sur notre vie.

→ D'où le dilemme : notre temps étant limité, il nous faut choisir entre deux types d'activités, qui, pour des raisons différentes, méritent qu'on leur consacre une partie de notre temps.

Or il se trouve que les premières pages du livre d'Olivier Rey évoquent une situation comparable :

-« La plupart des gens souhaiteraient vivre dans un monde où ils n'auraient pas à se soucier de cette chose qu'on appelle le transhumanisme. Hélas, ladite chose s'impose à eux » (p.8). Et Olivier Rey de déclarer que :

-« Ce n'est pas avec joie que nous nous préoccupons du transhumanisme, nous y sommes contraints » (p.9).

→ Il faudrait, selon Olivier Rey, s'intéresser au transhumanisme, comme il faut s'intéresser, selon Manuel Castells, à Internet.

D'où le sens du titre : le « leurre » dont il est question est celui qui détourne notre attention des livres vraiment intéressants. La position d'Olivier Rey est comparable à celle de Bernanos, cité par Bertrand Vergely :

-« On ne comprend rien au monde moderne tant que l'on ne perçoit pas que tout est fait pour empêcher l'homme d'avoir une vie intérieure » (*La France contre les robots, in Transhumanisme : la grande illusion*).

→ Ce qui veut dire que :

-La question posée par le transhumanisme ne consiste pas tant à savoir si les promesses (ou les menaces) seront réalisées, mais à prendre conscience que le projet transhumaniste (et la littérature qui l'accompagne) a pour effet de détourner notre attention des objets de pensée vraiment intéressants.

Le discours transhumaniste est donc un leurre !

Et « accorder trop d'importance au transhumanisme, c'est donc se laisser captiver par un leurre » (p. 49).

Le livre se compose de trois chapitres :

-I) « Faut-il prendre au sérieux le transhumanisme ? », où Olivier Rey se propose de « démêler ce qui mérite d'être pris au sérieux » et « ce qui relève de la pure propagande ».

-II) « L'augmentation, une perspective de l'homme diminué », où il s'agit de « discerner ce qu'une telle propagande a pour mission de masquer ». Plus précisément ce qu'elle masque c'est le fait que l'homme contemporain est un homme diminué.

-III) « Le transhumanisme, horizon de la modernité », où il est montré que le transhumanisme est l'accomplissement de l'humanisme prométhéen, « des rêves de la pensée moderne » et « la révélation de leur caractère mortifère » (p. 10).

-I) Faut-il prendre au sérieux le transhumanisme ?

Il faut d'abord commencer par exposer de quoi il est question :

Olivier Rey part du constat qu'à partir du XVII^e/s., « la technique est entrée dans un nouveau régime : d' « ensemble de savoir-faire transmis de génération en génération, elle est devenue technologie... non plus affaire d'artisans mais d'appareils productifs ».

Ceci étant associé au fait qu'il est envisageable, non plus seulement de transformer le monde, mais les humains eux-mêmes... soit par des interventions sur leur constitution biologique, soit par hybridation avec la machine ».

→ Ce qui suppose une attitude « objectiviste » à l'égard de l'homme, l'homme étant alors considéré comme « partie de la nature », donc susceptible d'une approche scientifique.

Le transhumanisme présente deux versants :

-versant intellectuel et culturel : il « affirme la possibilité et le caractère hautement désirable d'une amélioration fondamentale de la condition humaine au moyen des nouvelles technologies, qui nous rendraient plus intelligents, plus forts, nous feraient vivre plus heureux et plus longtemps, voire indéfiniment ».

-versant pratique : il s'attache à « étudier et promouvoir toutes les technologies propres à servir cet objectif », notamment en « orientant les politiques publiques et les financements dans cette direction ».

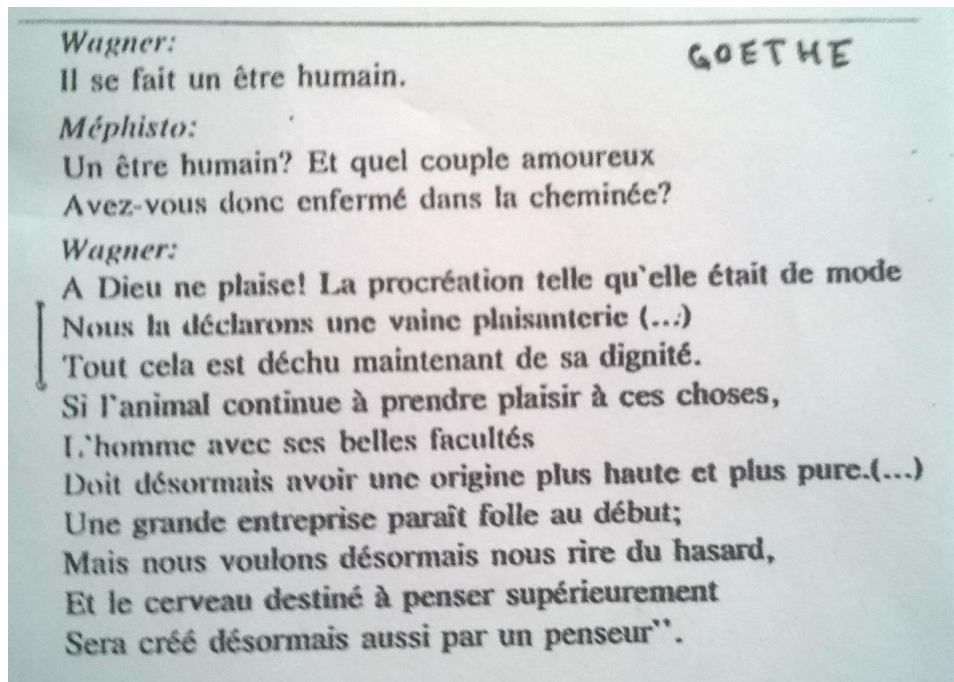
→ Création en 1998 de la *World Transhumanist Association*, devenue en 2008 *Humanity+*, de la *Singularity University*, en Californie, du *Future of Humanity Institute*, de l'université d'Oxford.

Le transhumanisme est l'expression contemporaine d'une idée ancienne, « le caractère intermédiaire de l'être humain... entre bête et dieu » (cf. Pic de la Mirandole, 1463-1494), à la nuance près que l'humanité n'est pas tant « une condition à assumer... qu'un état à dépasser ». Cette condition n'est plus ce qui fait comme chez Pic de la Mirandole la dignité de l'homme (titre de son livre) mais ce qui devient objet de honte, ce que G. Anders appelle la « honte prométhéenne » :

-« ... ce qui lui fait mal, ce qui le gêne, c'est d'exister comme un « fils naturel » et non comme un produit légitime ; comme un être engendré et non comme un être produit ; comme un homme et non comme un instrument de la même souche » que les autres,

fonctionnant avec précision, modifiable, reproductible » (G. Anders, *L'obsolescence de l'homme* », p.41).

Idée présente aussi dans le *Faust* de Goethe :



Olivier Rey voit en cela un paradoxe :

-Le salut est perçu comme « un affranchissement complet de l'esprit vis-à-vis de sa prison charnelle ». Il s'agirait de se délivrer de la « honte prométhéenne », celle d'être né, de devoir quelque chose à la nature.

-Mais ce projet a ceci de particulier que « pour s'affranchir de la matière, il s'en remet entièrement ... à des moyens matériels ».

Philosopher n'est plus « apprendre à mourir » mais apprendre à devenir immortel.

-« Pensez à tous les sermons, jeûnes et disciplines astreignantes que les gens se sont imposés à travers les âges pour tenter d'ennoblir leur personne. Bientôt il sera possible d'atteindre bien mieux les mêmes objectifs en avalant chaque jour un cocktail de comprimés » (*What is transhumanism ?*, Nick Bostrom, cofondateur de WTA).

L'argumentation utilisée par les promoteurs du transhumanisme pour vanter les mérites de leur entreprise relève de « la logique du chaudron » (Freud, *Interprétation des rêves, le mot d'esprit...*). Le chaudron que tu m'as prêté n'était pas percé lorsque je te l'ai rendu, il était déjà percé lorsque tu me l'as prêté, tu ne m'as jamais prêté de chaudron → Chaque argument est plausible, mais ils sont incompatibles et se neutralisent réciproquement.

Dans le cas présent, cela consiste à :

- 1) Expliquer les avantages foudroyants que la technologie en question va procurer ».
- 2) Montrer qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil », qu'il ne s'agit que de prolonger quelque chose qui existe déjà.
- 3) Affirmer que « de toute façon, cette évolution est inéluctable ».

-Ex, 1) les O.G.M. :

- a) « Ils ouvrent une nouvelle ère de l'agriculture » (augmentation des rendements, céréales dans le désert, résolution de la faim dans le monde...).
- b) « les O.G.M. n'ont rien de révolutionnaire », on le fait depuis le néolithique.
- c) de toute façon « les étenduesensemencées en O.G.M. ne cessent d'augmenter »... c'est un mouvement irréversible.

2) le transhumanisme :

- a) « promesses mirifiques », vieillissement, mort éliminés. Calico (California Life Company) liée à Google → « Curing Death ». Selon Ray Kurzweil (directeur de l'ingénierie à Google), « en 2045 il sera possible de transférer mémoire, esprit, conscience sur ordinateur et d'échapper ainsi aux processus organiques ». Nick Bostrom parle de mettre en œuvre une « ingénierie du Paradis », autrement dit vivre exclusivement selon le principe de plaisir.
- b) « le transhumanisme n'est rien d'autre que la continuation d'une pratique ancienne » (lunettes, vaccins, crèmes solaires, thé, café, lecture...).
- « Personne n'est choqué par le port de lunettes, mais la société a encore du mal à accepter qu'un individu puisse être un cyborg » (Pierre-Marie Lledo, *Le Monde*, 7 oct. 2014).

Selon Olivier Rey, le transhumanisme néglige le fait que le changement d'échelle modifie le sens d'une activité.

« L'outil simple, pauvre, transparent est un humble serviteur ; l'outil élaboré, complexe, secret, est un maître arrogant » (Ivan Illich, *La convivialité*).

(Comparer *Young Corn*, 1931, et *American Landscape*, 1930).

-c) «le mouvement ... est inéluctable».

→ Discours de l'enchantement, suivi du discours de la continuité suivi du discours de la fatalité.

Le transhumanisme nous promet ainsi de nous délivrer de la sexuation :

-« La personne ne s'identifie pas à une morphologie contingente » (Gilbert Hottois, *Le transhumanisme est-il un humanisme ?*).

James Hughes, ancien directeur exécutif de W.T.A. voit les transsexuels « les troupes de choc du transhumanisme ».

-« Quiconque promettra à l'humanité de la libérer des difficultés du sexe sera acclamé comme un héros, quelles que soient les absurdités qu'il puisse préférer » (Freud, *Lettre du 17/5/ 1914*).

« Le premier homme qui vivra mille ans est déjà né » (Laurent Alexandre, interview à *Capital*, 30/7/2014).

-« Là où nous percevons une suite d'événements, il ne voit qu'une seule et unique catastrophe, qui ne cesse d'amonceler ruines sur ruines et les jette à ses pieds. Il (l'ange de l'histoire) voudrait bien s'attarder, réveiller les morts et rassembler les vaincus. Mais du paradis souffle une tempête qui s'est prise dans ses ailes, si puissante que l'ange ne peut plus les refermer. Cette tempête le pousse incessamment vers l'avenir auquel il tourne le dos, cependant que jusqu'au ciel devant lui s'accumulent les ruines. Cette tempête est ce que nous appelons le progrès » (Walter Benjamin, *Sur le concept d'histoire*, 1940).

→Ex :

-L'alliance des industries pharmaceutiques avec Google (« montres d'études »), dont Olivier Rey souligne l'aspect contradictoire en ce que « la pharmacisation tous azimuts de l'existence ... induit une préoccupation permanente parfaitement contradictoire avec la véritable santé qui est un état où, précisément, celle-ci n'est plus une préoccupation » (« la vie dans le silence des organes »).

-L'oxytonie : « hormone qui... augmenterait la capacité des gens à s'adapter ».

-Les « love drugs », qui viseraient à « régler chimiquement l'instabilité des couples » (aussi les « anti love drugs »).

→ Tout ceci consistant à dissoudre la politique dans la technologie, et à prendre « la déchéance... comme un progrès ».

Cette proposition est à mettre en relation avec ce que dit Alain Badiou(dont on parlera bientôt) à propos de l'humanisme et de « l'homme nouveau ». L'homme , tel que le suppose la société « libérale » est un « animal pitoyable », i.e. appréhendé sous l'angle

« victimaire », de la pitié qu'il inspire. Comme pour Nietzsche l'homme est un être qui doit être « surmonté ». Mais il y a deux (et même trois manières de concevoir la chose :

-Le dépassement de l'humain par des procédés techniques → faux dépassement.

-Le dépassement politique de l'humain par un supposé retour à l'origine (fascisme) → faux dépassement.

-Le dépassement politique de l'humain par une politique conforme à l' « hypothèse communiste »... qui est tout aussi problématique !

-« Derrière l'imaginaire de l'émancipation mis en avant, il (le transhumanisme) semble plutôt encourager un rapport adaptatif à soi et au monde où les problématiques sociales trouvent des solutions biomédicales plutôt que politiques » (Nicolas Le Dévédec et Johanne Collin, *Le médicament augmenté... »*).

Olivier Rey tire alors la leçon des « promesses transhumanistes », qui ont pour effet sinon pour fonction que le discours « critique » se trompe ainsi de cible.

→ D'où la notion de leurre !

Le leurre consiste à détourner l'attention de ce qui se fait dans le présent sur ce que serait censé réserver le futur. En quoi est-on en présence d'un leurre ?

Première réponse :

-« L'énergie mise à critiquer le transhumanisme est souvent autant d'énergie qui n'est pas mise à s'opposer à ce qui s'accomplit dans le présent...Accorder trop d'importance au transhumanisme, c'est donc se laisser captiver par un leurre »

-« La condamnation intransigeante du futur hypothétique rend indulgent à l'égard de tout ce qui se produit aujourd'hui », effet déjà révélé par Jacques Ellul :

-« Ce n'est jamais que la vieille ruse de guerre : on simule une grande attaque, avec trompettes et lumières, de façon à attirer l'attention des défenseurs de la citadelle, cependant que la véritable opération... se situe tout à fait ailleurs et se déroule autrement » (*Le système technicien*).

Olivier Rey se demande alors pourquoi ce leurre semble si puissant, et il répond en affirmant qu'il s'appuie à la fois sur la situation « diminuée » de l'individu contemporain et sur un cadre de pensée hérité de la modernité, dont le transhumanisme serait un aboutissement.

→ D'où le chapitre suivant :

2) L'augmentation, perspective de l'homme diminué.

Selon Olivier Rey, certains aspects importants de la réalité contemporaine encouragent un accueil favorable au discours transhumaniste :

-Le passage des « techniques conviviales » (puissance limitée mais maîtrisée) à des techniques plus puissantes mais non maîtrisées.

-le démantèlement des anciennes communautés.

→ L'avènement de l'anthropocène.

Cela se traduit par une dépendance qui se verbalise souvent en terme de liberté : « aujourd'hui, tu dois aller beaucoup plus loin qu'à pied » → « tu as besoin d'une voiture » → « tu peux aller beaucoup plus loin qu'à pied ».

Le discours transhumaniste suppose un usage ambigu du mot « homme » : c'est à la fois un être abstrait (« l'homme sait désormais manipuler la matière », mais aucun homme en particulier n'est capable d'un tel exploit).

→ D'où la « honte prométhéenne », c-à-d « la honte qui s'empare de l'homme devant l'humiliante qualité des choses qu'il a lui-même fabriquées » (Günther Anders, *L'obsolescence de l'homme*, p. 37). « Il a honte de devoir son existence – à la différence des produits qui, eux, sont irréprochables, parce qu'ils ont été calculés dans les moindres détails – au processus aveugle, non calculé et ancestral de la procréation et de la naissance. Son déshonneur tient donc au fait d'« être né » ... » (Id. p. 38).

Cette « honte prométhéenne » était déjà présente dans *Protagoras* qui décrit l'homme « nu, sans armes, sans chaussures, sans vêtements » (cf. Faust).

Et c'est elle qui suscite le désir de transformation de la « nature de l'homme » :

-« Il est désormais devenu tout à fait nécessaire d'améliorer le type de l'espèce humaine. Le citoyen moyen est trop grossier pour les tâches quotidiennes de la civilisation moderne » (F. Galton, *Essays in Eugenics*, p. 76, 1894).

→ Face aux performances des appareils, l'homme contemporain se vit comme un être diminué.

On se trouve alors en présence d'un paradoxe :

-Lors même que la science et la technologie sont la source de cette « diminution », elles sont présentées comme le seul remède possible à cette dernière :

-« Les sciences, la technologie et l'innovation ont la capacité de changer la donne pour relever pratiquement tous les défis mondiaux les plus urgents » (Unesco, sept. 2016).

-« Si l'on excepte l'hypothèse d'un sauvetage par une aide providentielle, le respect de l'impératif moral de sauver l'espèce (cf. Hans Jonas) ne peut être évidemment que technologique » (Gérald Bronner, « *Parce que l'apocalypse n'est pas seulement possible... mais certaine*, p. 105).

-« C'est bien la science et la technologie qui, à travers la mise au point de nouveaux procédés et dispositifs, sont de nature à améliorer les conditions de vie des hommes et de protéger l'environnement » (R. Badinter, J.P. Chevènement, M. Rocard, A. Juppé, *La France a besoin de scientifiques techniciens*, Libération, 14/10/2013).

Tout se passe comme si « le coût d'une sortie immédiate (était) tel qu'il exerce un effet dissuasif et que la dynamique se poursuit ».

-« Le « développement », en détruisant la nature, les aptitudes et les savoir-faire traditionnels, a en large partie supprimé les possibilités de vivre sans lui, et rendu de ce fait un changement d'orientation trop périlleux pour qu'on s'y résolve. Seule une sortie de route est possible ».

Cette dernière phrase est à prendre au pied de la lettre : c'est par une « sortie de route » que commence l'intrigue de *Crash* de David Cronenberg. Dans un premier temps on y voit un personnage qui redécouvre la dimension corporelle de sa condition par la blessure qui résulte d'une collision.

-« L'accident était la seule expérience véritable que j'eusse connue depuis des années. Pour la première fois je me trouvais confronté physiquement à mon propre corps, inépuisable encyclopédie de douleurs, d'écoulements et de suppurations, sous le regard hostile des autres et devant le fait brut d'une mort d'homme » (J.G. Balland, *Crash*).

Mais bien loin d'être suivie d'une « conversion », d'un « changement d'orientation », l'accident va être pour les personnages l'occasion d'une régression : « les protagonistes... ne peuvent plus avoir de relations sexuelles qu'à l'intérieur de voitures, de préférence accidentées, et de préférence avec des personnes qui portent dans leur chair les séquelles d'accidents », jusqu'au moment où « ces mises en scène ne suffisent plus, et le véritable objet de leur quête apparaît : l'union complète, et définitive, du

corps avec la mécanique automobile elle-même », en même temps que « l'érotisme se déplace des relations entre personnes aux relations entre la personne et l'engin automobile ».

Selon Olivier Rey ce « développement », cette situation correspond au fait que ce qu'on appelle « la science » a changé de statut.

-« La tâche de la science actuelle ne consiste plus à découvrir l'essence secrète du monde et des choses, ou encore les lois cachées auxquelles ils obéissent, mais à découvrir le possible usage qu'ils dissimulent. L'hypothèse métaphysique (elle-même habituellement cachée) des recherches actuelles est donc qu'il n'y a rien qui ne soit exploitable » (G. Anders, *L'obsolescence...* p. 33).

Changement concomitant d'une autre inversion : celle du désir et du produit.

-Ex : la capacité à fabriquer des moteurs à essence de taille réduite a suggéré l'idée de fabriquer des avions mais la version est formulée comme la réalisation du rêve d'Icare. « De tout temps l'être humain a rêvé de voler ». Pour les Modernes, Icare est un « précurseur »... dont le dispositif pour le satisfaire n'était pas encore au point ». Pour les Anciens, Icare s'est noyé parce que son désir était vicié. (cf. *La chute d'Icare*, Brueghel)

→ « Ce sont les possibilités technologiques qui commandent – à charge, pour les détenteurs du capital, de leur trouver des débouchés ».

Le transhumanisme se révèle donc comme la découverte d'un domaine encore inexploité, que l'état présent de « la science » permet de transformer en nouveau marché.

Mais sur le plan anthropologique, l'artificialisation sans limite correspond à une régression vers l'infrahumain.

-« En fait de domination de l'homme sur sa propre condition, il s'agirait, en réalité, de la domination de certains hommes sur beaucoup d'autres ; et les dominants se trouveraient eux-mêmes ravalés... au rang d'esclaves de pulsions primitives » (C. S. Lewis, *L'Abolition de l'homme*).

De sorte que le transhumanisme se définirait ainsi :

-« La technique la plus sophistiquée mise au service du plus archaïque, le couplage monstrueux de la surpuissance et de l'infantilisme, la figure hideuse de l'immature surarmé ».

Tout se passe comme si la « technologie (≠ la « technique ») avait conduit à l'impotence de l'homme tout en permettant la réactivation des fantasmes infantiles mégalomaniques.

- « Une ère de barbarie commence et les sciences seront à son service » Nietzsche, *Frag. 1880*).

- « Nous vivons en un temps particulièrement curieux. Nous découvrons avec étonnement que le progrès a passé alliance avec la barbarie » (Freud, *Note de mars 1938, Moïse et le monothéisme*).

On peut donc conclure sur ce point que l'écho rencontré, parfois, par les promesses transhumanistes, sont entretenues par le fait que l'humanité contemporaine est une humanité diminuée.

-« Placé en dehors du complexe économique-industriel, je ne serais même pas en mesure d'assurer ma propre survie : je ne serais même pas en mesure d'assurer ma propre survie : je ne saurais comment me nourrir, me protéger des intempéries ; mes compétences techniques personnelles sont largement inférieures à celles de l'homme de Néanderthal » (Michel Houellebecq, *Les particules élémentaires*).

3) Le transhumanisme, horizon de la modernité

Bien loin représenter une manière inédite de penser, le transhumanisme « apparaît comme l'accomplissement d'une logique de pensée à l'œuvre depuis plusieurs siècles ».

Cette « logique de pensée » consiste dans ce qu'Olivier Rey appelle « l'inversion de la téléologie » :

-Pour les Anciens, la vie, pour un être vivant, est subordonnée à l'accomplissement d'une fin.

-« Le bien pour tout être est qu'il atteigne sa fin ; le mal est qu'il en soit détourné » (Thomas d'Aquin, *Somme contre les Gentils*, III, 122).

→L'autoconservation est une fin seconde. Les Temps Modernes correspondent au moment où « l'autoconservation, au lieu d'être au service de ce qui mérite d'être conservé, devient la fin ultime, à laquelle tout le reste se trouve subordonné ».(N.B. « la guerre civile est le plus grand des maux »).

-« Alors que la capacité de sacrifier sa vie, quand les circonstances l'exigeaient, à sa communauté d'appartenance a toujours constitué la vertu proclamée des différentes sociétés traditionnelles... la modernité occidentale apparaît comme la première civilisation de l'Histoire qui ait entrepris de faire de la conservation de soi le premier(voire l'unique)

souci de l'individu raisonnable et l'idéal fondateur de la société qu'il doit former avec ses semblables » (J. C. Michéa, *L'Empire du moindre mal*).

- « Les Grecs étaient des mortels, nous sommes des moribonds » (Cioran).

Conclusion

Olivier Rey revient sur une question posée depuis le début de son livre : le transhumanisme s'oppose-t-il à l'humanisme ou en est-il le prolongement ?

D'abord, rappel de la signification du terme :

-Pour F. Niethammer, l' « humanisme » évoque l'étude des auteurs anciens, et se distingue du « philanthropisme » qui privilégie les savoirs pratiques et l'éducation physique. Puis il désigne la façon de caractériser le mouvement intellectuel et culturel qui prit essor à la Renaissance. Aujourd'hui il définit :

- « ... celui qui n'entend plus recevoir ses normes et ses lois de la nature des choses (Aristote), ni de Dieu mais qui les fonde lui-même à partir de sa raison et de sa volonté » (A. Renaut, *L'ère de l'individu*).

-« L'homme est le terme unique d'où il faut partir et auquel il faut tout ramener » (Diderot).

De ce point de vue l'humanisme se réclame de Prométhée (cf. Marx) et se propose d'aménager le séjour de l'homme sur terre, en usant des artifices qu'il peut fabriquer, tout en considérant que l'homme lui-même est conçu à partir des artifices dont il a besoin pour pallier les carences de ses organes manquants.

→ Ce qu'affirmait déjà Francis Bacon (1561-1626):

-« Métamorphoser des corps en d'autres corps. Fabriquer de nouvelles espèces ; Transplanter une espèce dans une autre... prolonger la vie. Restituer la jeunesse, à un certain degré. Retarder le vieillissement... Augmenter la force et l'activité... Augmenter et élever le cérébral... Euphoriser les esprits, et les mettre en bonne disposition... (*Magnalia naturae*).

D'où il découle que le transhumanisme se situe dans la continuité de l'humanisme, ce qui permet à Gilbert Hottois de le définir ainsi :

-« Le transhumanisme, c'est l'humanisme, religieux et laïque, assimilant les révolutions techno-scientifiques échues et la R et D à venir, capable d'affronter le temps indéfiniment long de l'Evolution et pas simplement de l'Histoire. C'est un humanisme apte à s'étendre, à

se diversifier et à s'enrichir indéfiniment » (G. Hotttois, *Le transhumanisme est-il un humanisme ?*).

Dès lors que l'humanisme est pensé comme « l'affranchissement vis-à-vis de tout donné, et la liberté humaine (comme) la faculté de transgresser n'importe quelle limite », le transhumanisme est sa forme accomplie.

A noter que l'« humanisme » ne se réduit pas à cet aspect : Pour s'en convaincre il suffit de lire cette proposition de Montaigne :

-« Je suis content de n'être pas malade, mais si je le suis, je veux savoir que je le suis ; et, si on me cautérise ou incise, je le veux sentir » (*Essais*, II, 12).

Remarquons que cette opinion, je ne parle pas de Montaigne mais de ce qui précède, est répandue chez les « progressistes (qui n'ont pas lu W. Benjamin) :

-« Le progrès n'a pas de limites. Derrière on passe les frontières et derrière on trouve un champ infini et le progrès il est dans le fait de passer nos frontières et de passer nos limites » (Laurence Rossignol, 23/11/2013).

- « L'Humanité se décrit par ses franchissements de frontières, des choses qui paraissent impensables... Demain nous vaincrons la mort. Merci Condorcet qui l'écrivait, deux jours après il était guillotiné. Cette espérance humaine, dans la foi dans l'avenir, dans le progrès, aller au-delà de soi, voilà ce qui compte, le reste... » (Jean-Luc Mélenchon 12/1/2012).

-« Le monde est presque entièrement partagé, et ce qu'il en reste est en passe d'être divisé, conquis et colonisé. Penser à ces étoiles qu'on voit la nuit au dessus de nos têtes, à ces mondes immenses hors de notre atteinte... j'annexerais les planètes si je le pouvais. J'y pense souvent. Cela me rend triste de les voir ainsi, si distinctement, et pourtant si loin » (Cecil Rhodes, in W.T. Stead, *The Last Will and Testament of Cecil John Rhodes*).

- « Pour la première fois, l'humanité se considérera elle-même comme un matériau brut ou, tout au plus, comme un produit physiquement et psychiquement semi-fini. Le socialisme représentera un saut du royaume de la nécessité dans le royaume de la liberté, dans le sens aussi que l'homme d'aujourd'hui, plein de contradictions et sans harmonie, ouvrira la voie à une race nouvelle et plus heureuse » (Léon Trotski, *Conférence à Copenhague*, 27/11/1932).

-« L'espèce humaine, figée en homo sapiens, entrera à nouveau dans une phase de transformation radicale, et s'appliquera à elle-même les méthodes les plus complexes de sélection artificielle et d'entraînement psycho-physique... L'homme se haussera à un niveau

plus élevé, il créera un type biologique et social supérieur ou, si vous voulez, un surhomme » (Léon Trotski, *Littérature et révolution*, ch.VIII, 1924).

Notons l'ambiguïté du vocabulaire de Trotski : on ne voit pas clairement de quel type de transformation il est question. Le « surhomme » sera-t-il un être biologiquement transformé ou politiquement modifié ?

Ce qui semble être à l'ordre du jour, c'est l'idée d'un « homme nouveau ». Or il faut constater (cf. ante) qu'il y a plusieurs manières de concevoir l'avènement de cet homme nouveau, et conséquemment, deux manières de critiquer le « projet transhumaniste » : la solution « techniciste », celle sur laquelle on discute aujourd'hui, et la solution « politique », telle notamment que la présente A. Badiou, en se référant à des expériences politiques du XX^es. - ce dont il sera question ultérieurement (Le Siècle, p. 238 et 250).

A comparer avec l'affirmation de Camus selon qui un homme, c'est un être qui s'empêche.

Aujourd'hui ces prédictions font l'objet d'une datation avec tous les problèmes que cela pose. Ainsi, on prévoit pour 2050, une pénurie d'eau, de nourriture, de phosphates, d'hydrocarbures, de poissons, de terres.

Ce qui a donné lieu à toute une littérature :

-« L'humanité va plonger en 2050. Nous pouvons nous noyer comme nous pouvons flotter » (Joe Quick, *Seasteading, How Floating nations Will Restore the Environnement, Enrich the Poor, Cure the Sick, and Liberate Humanity from Politicians*, 2017).

Une question reste cependant en suspens : comment faut-il prendre ces prévisions au sérieux ?

La réponse d'Olivier Rey consiste à affirmer que « la course technologique ruinera l'infrastructure nécessaire à une telle course avant d'avoir produit les dispositifs censés leur permettre de survivre à cette ruine ». Ainsi la réalisation de ces projets demande une quantité de « métaux rares » telle que les gisements de ces derniers seraient épuisés avant que les projets se réalisent.

D'où la conclusion du livre :

« Les promesses transhumanistes ne sont pas destinées à se réaliser ».

Mais se pose alors la question de la raison d'être de ces « promesses ». Selon Olivier Rey « leur véritable nocivité est ailleurs : elle réside dans leur faculté à captiver l'esprit, à le divertir de ce dont il devrait se soucier ». → D'où la notion de « leurre ».

Dit autrement, pendant que l'esprit est occupé par cette littérature, il ne consacre pas son temps à ce qui depuis l'origine de la philosophie doit être l'objet du souci de l'homme, à savoir « le souci de l'âme » (cf. Jan Patočka).

-« La véritable augmentation consisterait à les faire accéder à l'âge adulte au lieu de les garder immatures, désorientés par la première panne de réseau, incapables de supporter la moindre frustration et pleurnichant au moindre aléa, anéantis par le plus petit trauma sans le secours de plaques anxiolytiques et l'assistance de psychologues diplômés ».

Il conviendrait en somme de « revitaliser les facultés spirituelles qui, après quelques siècles de progrès, ne subsistent qu'à l'état de résidu ».

Et Olivier Rey de conclure :

-« Pour être à la hauteur de ce qui vient, ce ne sont pas d'innovations disruptives, de liberté morphologique ni d'implants dont nous aurons besoin, mais de facultés et de vertus très humaines ».

Etant entendu que la question reste posée de la nature de ces « facultés » et de ces « vertus très humaines », ce qui suppose la nécessité de définir un « propre de l'homme ».

« Mais où prendrons-nous un port dans la morale ? »